Jacqueline, Jacqueline, JC-Grumberg

On entend, dans « Jacqueline, Jacqueline », la voix d’un double survivant : à la mort de sa femme adulée, sa «meilleure moitié », à l’extermination nazie.
Cette voix tantôt éraillée tantôt tonitruante érige avec patience et une sorte de vénération, douloureuse car elle n’a pas été suffisamment exprimée, un tombeau jonché de fleurs - les souvenirs heureux, l’éclat persistant de Jacqueline - et de regrets - tout ce que Grumberg décompte en lui de manquements. S’y mêlent l’hommage bouleversant à l’aimée qui, sous la plume du dramaturge, apparaît solaire et d’une puissance tranquille, et l’omniprésence du passé tragique dans la vie de ces enfants de la guerre et leurs familles amputées.
« Jacqueline, Jacqueline » est aussi et peut-être surtout le journal d’un homme vieillissant désormais seul et peinant à trouver des raisons de s’attarder dans un monde trop souvent désolant. Le sexe - son souvenir encore vif et la tristesse de son absence - ainsi que les mille manifestations de la décrépitude, sont au cœur du livre, comme chez un Philip Roth en moins autocentré mais de plus en plus direct à mesure que le texte se libère, trouve la note juste entre pudeur et dévoilement. C’est poignant ou comique ou les deux à la fois, à l’image de nos existences intenses et dérisoires.